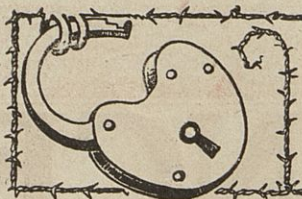


LE PAYS DE FRANCE



LE PRINCE DE GALLES VISITE LE CANADA
où sa présence est fêtée avec enthousiasme. Dernière-
ment, à Toronto, il a prononcé un discours devant quarante
mille mutilés de la guerre qui étaient venus l'assurer de
leur loyalisme envers l'Angleterre, et qui l'ont
chaleureusement acclamé.

19054



AU FORT 9

RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL



CHAPITRE VII

L'ENLÈVEMENT DU DRAPEAU

(Suite)

L'escorte, très nombreuse, était sous les ordres d'un hauptmann, un grand diable qui se redressait, hautain, plein de suffisance, comme si sa morgue étalée devait en imposer aux anciens habitants du fort.

Il ne vint à l'idée de personne, naturellement, de saluer l'officier boche ; mais celui-ci, outré de ce qu'il considérait comme un manque de respect et comme une insolence, s'adressa sur un ton arrogant au capitaine Thoine qui était le plus près de lui :



Cne MONDIELLI.

— Vous n'avez pas salué. Saluez-moi !...

Thoine haussa les épaules.

— Vous en avez de bonnes, fit-il goguenard.

— Je vous donne l'ordre de me saluer, hurla le Boche. Je suis capitaine allemand.

— Je m'en fous, trancha notre camarade.

Tous les témoins de la scène s'esclaffèrent ; mais le Boche alors, ne se possédant plus, sortit son revolver, menaçant d'en faire usage. Aussitôt les éclats de rire se changèrent en huées ; et l'incident menaçait d'avoir des suites fâcheuses lorsque parut Bechert. De son bureau qui donnait sur la petite cour, il avait vu et entendu. Il se précipita, empoigna violemment par le bras son collègue qui vociférait, et l'entraîna.

Ce n'est pas tout. Immédiatement prévenus, d'autres prisonniers accouraient ; la petite cour se remplissait, et la façon d'agir du Boche était commentée sans aménité. On entendait des interjections qui ne laissaient rien présager de bon : « Ce qu'il va prendre tout à l'heure !... Il faut le passer à tabac !... » etc. Bref, la situation paraissait tendue, lorsque le capitaine Bechert réapparut, tout seul.

— Messieurs, dit-il, je vous serais obligé de vouloir bien laisser mon camarade s'éloigner tranquillement. Comme il ne connaissait pas le fort 9, il n'était pas au courant de vos habitudes. C'est pour cela que je vous prie de l'excuser. Faites cela surtout pour moi, qui ai toujours cherché à être gentil pour vous.

Ce petit discours produisit un excellent effet. Les officiers présents s'engagèrent à ne pas faire d'esclandre ; Bechert alla chercher son collègue, tout penaud ; et tous deux défilèrent devant les prisonniers, la main à la visière de leur casquette.

On jouait parfois à Bechert des tours pendants, aussi inédits qu'amusants. Lorsqu'ils avaient un succès à enregistrer, les Allemands hissaient au sommet du fort un gigantesque drapeau aux couleurs bavaroises. Au pied de ce drapeau, dont la vue mettait les prisonniers en colère, se trouvait une sentinelle.

Un jour, trois officiers français, de la Porte, le fils du général, mort pendant la guerre, Labat et l'aviateur Vouaux, s'habillèrent en ordonnances, montèrent sur le tertre où était planté le drapeau et se mirent en mesure d'amener le pavillon.

La sentinelle, comme bien l'on pense, se précipita, voulant s'interposer ; mais l'un des nôtres la repoussa en lui disant simplement :

— Fahnen !... Zurück... Befehl !...

— Ia, ia, répondit aussitôt le Boche radouci.

Voir les nos 251, 252, 253, 254, 255, 256 et 257 du Pays de France.

Et, s'imaginant naïvement qu'il s'agissait là de l'exécution d'un ordre donné par le commandant du fort lui-même, il aida gentiment nos camarades à descendre le drapeau que les trois ordonnances roulèrent soigneusement, emportèrent et allèrent jeter dans les latrines !

Quelle fut la rage des Boches, on le devine sans peine. Il n'y eut pas d'enquête, on savait qu'elle n'eût donné aucun résultat ; mais le général Peter vint au fort ; il fit assembler la garde, lui tint un discours fulminant et, pour conclure, on annonça aux prisonniers qu'à la fin du mois une somme de vingt-cinq pfennigs serait retenue à chacun d'eux comme quote-part de la valeur du drapeau.

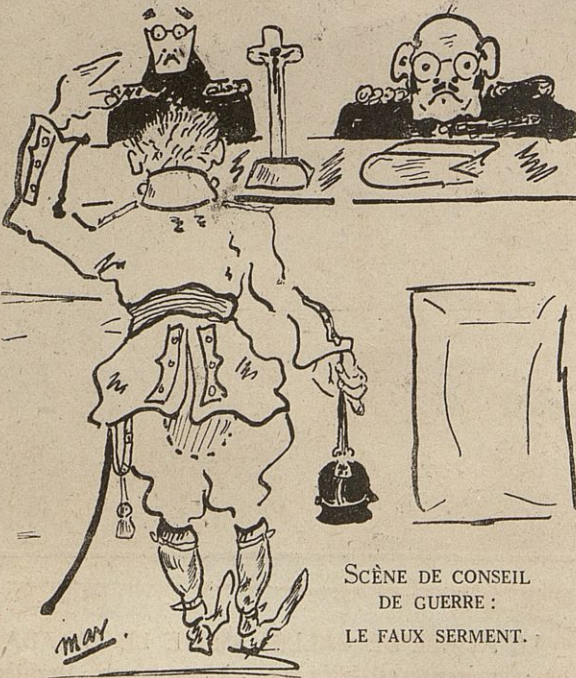
Cette décision excita l'ilarité la plus profonde et la plus justifiée ; les Boches eux-mêmes le comprirent ; ils reculèrent cette fois devant le ridicule ; et si le drapeau fut remplacé, ce ne fut pas aux frais des prisonniers.

Lorsque des prisonniers du fort 9 avaient eu l'autorisation, difficilement accordée du reste, de se rendre en ville chez le dentiste ou chez l'opticien, on les faisait accompagner par des hommes en armes à qui étaient données des consignes rigoureuses : défense était faite de laisser monter sur les trottoirs ou de laisser fumer les officiers pendant la traversée d'Ingolstadt. Jamais les sentinelles ne parvinrent à faire respecter leurs consignes, et bon nombre conservèrent de leur mission un mauvais souvenir.

Le capitaine Marulier, celui qui avait eu les pieds gelés au cours d'une évasion, ainsi que je l'ai rapporté précédemment, était allé un jour consulter un médecin spécialiste à l'hôpital. Avec lui se trouvaient deux camarades : un Français et un Russe. Quatre geôliers les encadraient.

Durant tout le trajet d'aller, le Boche qui avait le commandement se montra particulièrement insupportable. Les prisonniers ne tinrent d'ailleurs aucun compte de ses injonctions ; mais l'homme, hargneux, déclara qu'il ferait à la rentrée au fort un rapport sur la conduite de ceux qu'il avait accompagnés.

Cette menace laissa les trois prisonniers par-



SCÈNE DE CONSEIL DE GUERRE :
LE FAUX SERMENT.

faitement indifférents tout en leur inspirant l'idée d'une petite vengeance.

Le Boche était énorme et la température était torride ; pendant le trajet de retour, après s'être concertés, les officiers allongèrent le pas, puis prirent une allure folle, courant presque, et couvrant en une heure à peine les neuf kilomètres qui séparaient la ville de leur prison.

L'homme, d'abord, essaya de protester ; on se moqua de lui. Il donna l'ordre d'arrêter ; on fit la sourde oreille, puis on lui fournit une explication :

— Vous êtes ici pour nous surveiller et nous empêcher de nous sauver, faites votre métier. Vous n'avez pas à nous imposer votre allure, mais à vous conformer à la nôtre. Il est 11 heures ; nous avons l'habitude de nous mettre à table à midi. Par conséquent, fermez, et suivez-nous.

Et le Boche obéit. Il soufflait, transpirait, était rendu. Il avait pris son fusil à la main afin de pouvoir envoyer une balle aux prisonniers s'ils détaient, comme il le craignait ; il sacrata, il jurait ; les autres allaient toujours, impassibles.

En arrivant, Bechert vint au-devant d'eux. Les salua et, très aimablement :

— Avez-vous fait une bonne promenade ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le capitaine Marulier, mais nous avons dû marcher un peu lentement. Vous comprenez, avec mes pieds gelés...

La sentinelle faillit s'en trouver mal.



DEUX ACCUSÉS DEVANT
LE CONSEIL DE GUERRE.

CHAPITRE VIII

RUSES DIVERSES DE PRISONNIERS

Au fort 9, crocheter une serrure ou scier un barreau ne présentait aucune difficulté ; chaque prisonnier était capable d'exécuter rapidement et à la perfection ces petits travaux manuels ; mais, pour réussir une évasion, il ne suffisait pas de quitter sa prison : il fallait voyager, arriver à la frontière et la franchir.

Si l'on voulait faire la route à pied, la question du vêtement n'avait aucune importance. Comme il était absolument indispensable de ne pas être aperçu, et qu'on ne marchait que pendant les heures de nuit, une tenue quelconque, voire même un uniforme, suffisait amplement ; mais lorsqu'on sut qu'il était possible de prendre le chemin de fer sans courir trop le risque d'être inquiété et arrêté, chacun renonça à utiliser la voie de terre et chercha à se procurer un costume civil.

Des ordonnances tailleurs se trouvaient au fort ; ils étaient chargés d'exécuter les petites réparations, mais ils étaient aussi parfaitement capables de faire des retouches ou des transformations ; et ils avaient à leur disposition une machine à coudre.

Ce fut à ces tailleurs que l'on eut d'abord recours ; mais, bientôt, ils se virent débordés. Les commandes affluaient ; chacun voulait être servi plus tôt que son voisin et, malgré toute leur bonne volonté, les tailleurs ne pouvaient contenir tout le monde.

Les prisonniers, alors, se tirèrent d'affaire eux-mêmes ; les casemates devinrent de petits ateliers. Ceux des officiers qui avaient quelques notions de coupe donnèrent des leçons à leurs camarades ; et tous, quelques semaines plus tard, étaient pourvus du nécessaire.

Les vestes courtes de troupiers, que l'on se procurait sans peine auprès des ordonnances, devenaient de superbes gilets ; et les grandes capotes noires, grâce à de savantes retouches, faisaient de splendides manteaux de voyage. Quant aux pantalons bleu horizon, on les teignait tout simplement en noir.

(A suivre.)

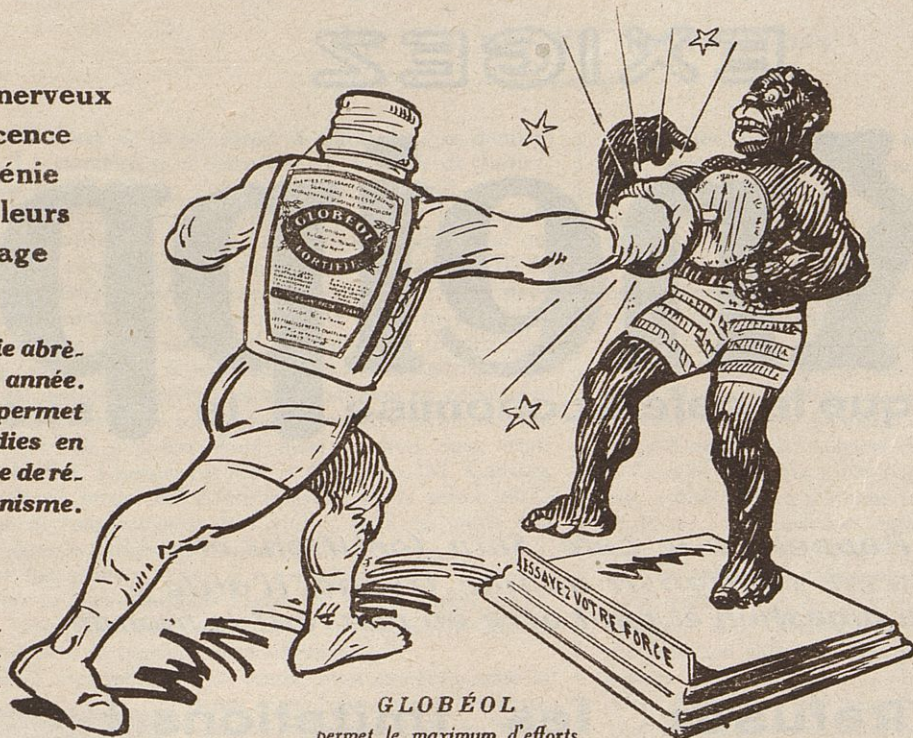
GLOBÉOL

donne de la force

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Un mois de maladie abrège
votre vie d'une année.
Le GLOBÉOL permet
d'éviter les maladies en
augmentant la force de ré-
sistance de l'organisme.

Communication à
l'Académie de Méde-
cine du 7 juin 1910.



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

Tonique vivifiant, abrège
les convalescences, aug-
mente la force de vivre.

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et les nerfs.

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue
de Valenciennes, Paris, et toutes
pharmacies.

Le demi-flacon, f^{co}, 4 fr.; Le flacon,
f^{co}, 7 fr. 20; les trois, f^{co}, 20 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute
femme doit avoir sur sa
table de toilette.

La GYRALDOSE est un
produit antiseptique, non
caustique, désodorisant et
microbicide, à base de pyo-
lisan, d'acide thymique, de
trioxyméthylène et d'alu-
mine sulfatée. Se prend
matin et soir par toute
femme soucieuse de son
hygiène.

Odeur très agréable.
Usage continu très éco-
nomique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

Exigez la nouvelle forme en
comprimés, très rationnelle et
très pratique.



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se présente en compri-
més stables et homogènes. — Chaque dose
jetée dans deux litres d'eau chaude
donne la solution parfumée que la Pa-
risienne a adoptée pour les soins
de sa personne.

« La Gyraldose, dont
la réputation mondiale s'ac-
croît tous les jours, ne saurait
vraiment, on en conviendra,
trouver de rivale. Dans tout
ce qui existe et a été préco-
nisé jusqu'ici, il est en effet
impossible de rencontrer une
association à la fois aussi
complète et aussi judicieuse
de tout ce qui était ici né-
cessaire. »

D^r DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de
Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 6 francs; les quatre,
franco, 22 fr. La grande boîte, franco,
8 fr. 50; les trois, franco, 24 fr.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le Kneipp

Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

✦ Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

✦ Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

✦ Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

✦ Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

✦ Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE**
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 13 au 20 Septembre



L'AFFAIRE Caillaux ne va pas tarder à entrer dans sa dernière phase. La commission d'instruction de la Cour de Justice, présidée par M. Pérès, a rendu, le 16 septembre, un arrêt renvoyant l'ancien président du conseil devant la Cour de Justice, en vertu des articles 77 et 79 du code pénal qui visent les attentats contre la sûreté extérieure de l'Etat et de l'article 205 du code de justice militaire relatif aux intelligences avec l'ennemi. Ces deux articles prévoient la condamnation des coupables à la peine de mort. Le même arrêt prononce un non-lieu contre MM. Loustalot et Comby, qui étaient poursuivis pour faits connexes à ceux reprochés à M. Caillaux. Les attendus par lesquels est motivé cet arrêt sont très nombreux et constituent un énorme document. On prévoit que les débats commenceront au mois de novembre : mais ils dureront peut-être deux mois, environ deux cents témoins devant être entendus. Lorsque cet arrêt a été rendu, M. Caillaux venait, à la demande de ses médecins, d'être transféré de la prison de la Santé dans une maison de convalescence de Neuilly, où il est gardé non moins étroitement que dans la cellule qu'il vient de quitter.

Une autre affaire fort grave a éclaté il y a quelques jours. Une instruction a été ouverte par la justice militaire contre M. Ernest Judet, ancien directeur de l'*Eclair*, que l'on soupçonne d'avoir entretenu pendant la guerre des intelligences avec le gouvernement allemand.

On a annoncé, le 17 septembre, qu'un accord était intervenu entre la



GABRIEL D'ANNUNZIO
l'auteur du coup de main de Fiume.

France et l'Angleterre, relativement à l'occupation de la Syrie. Cet accord n'est que provisoire : il ne préjuge en rien du règlement définitif de la situation de la Syrie, qui ne sera établi qu'en même temps que le traité avec la Turquie. Il ne nous donne pas satisfaction, mais il peut empêcher, au moins pour un temps, l'explosion de nouveaux conflits.

Il résulte de cet accord que les troupes britanniques devront évacuer au 1^{er} novembre prochain tous les territoires situés au nord de la frontière, entre la Syrie et la Palestine, où la relève des troupes britanniques sera faite par les troupes françaises. L'Angleterre restera responsable du maintien de l'ordre dans le district de Mossoul. Quant aux quatre villes de Damas, Homs, Hama et Alep, elles sont laissées hors de la zone d'occupation militaire directe, mais elles passent du

protectorat britannique à une espèce de tutelle française. Ces quatre capitales de districts arabes sont dévolues au roi du Hedjaz par l'accord anglo-arabe de 1915 : notre action y serait limitée à des conseils et à un appui financier. En somme, l'arrangement ne nous est pas avantageux. Voici un nouveau document à l'appui de ce que nous avons déjà dit de la Syrie.

Le président du Comité central syrien a adressé, le 15 septembre, à la Conférence de la paix, une note dont nous extrayons ce qui suit :

« Notre présente protestation porte plus spécialement :
1° Sur l'importance qu'on semble vouloir accorder au rapport de la Commission américaine ;

2° Sur les retards apportés à la solution d'une question dont toute heure qui passe augmente les difficultés et ajoute aux souffrances d'un pays ;

3° Sur le pacte secret anglo-hedjazien de 1915, qui promet au chérif Hussein, en échange de sa très modeste participation à la défense de l'Egypte, une extension territoriale dont la Syrie seule fait les frais ;

4° Sur la teneur du dernier télégramme de l'émir Fayçal à la Conférence, par lequel cet émir étranger proteste contre tous arrangements entre gouvernements, qui ne feraient pas droit à ses soi-disant droits.

Or, nous ne reconnaissons à l'émir Fayçal aucun droit sur notre pays avec lequel le Hedjaz ni ses fils n'ont rien de commun et dont nous déplorons la présence et le trouble qu'ils y apportent. »

Une nouvelle sensationnelle arrivait à Paris le 12 septembre : le poète-aviateur d'Annunzio venait de trancher à sa manière la question de Fiume : à la tête de deux mille soldats de l'armée italienne, grenadiers et artilleurs qui dans cette affaire le suivaient volontairement, il s'était emparé de Fiume : on peut dire « emparé », ce terme exprimant bien le sens de l'opération. Les volontaires de d'Annunzio étaient armés de mitrailleuses et pourvus d'autos blindées, mais ils n'avaient pas eu à en faire usage ; ils avaient purement et simplement occupé la ville dont l'audacieux poète s'était proclamé gouverneur. Là-dessus les contingents alliés avaient vidé la place afin d'éviter tout conflit, laissant au gouvernement italien le soin de s'expliquer avec la Conférence sur cette équipée de ses nationaux.

Y a-t-il une morale à tirer de cette affaire ? Il y avait trop longtemps que cette question de Fiume encombrait le tapis et aggravaient les relations

entre alliés. La Conférence est pour les discours, les notes, la temporisation, le provisoire : d'Annunzio ici incarne ceux qui sont pour les actes ; les diplomates n'en finissaient pas de parler : il a agi ; et puisque la Conférence hésitait à donner Fiume à l'Italie, lui n'a pas hésité à la prendre.

On a d'abord affecté dans les milieux diplomatiques de ne voir là qu'un geste de caractère romantique : le gouvernement italien a aussitôt protesté de sa bonne foi ; personne d'ailleurs ne le soupçonne d'avoir connu à l'avance et encouragé cette équipée.

Le Conseil suprême des alliés a manifesté l'intention de ne pas intervenir et de considérer cet incident comme une affaire italienne d'ordre intérieur. Du reste comment interviendrait-il ? Par l'envoi d'une note ? On sait que, seuls, tiennent compte des papiers de cette nature lancés par le Conseil ceux qui n'ont pas intérêt à les ignorer. Le gouvernement italien a bien envoyé à Fiume le général Badoglio pour faire « rentrer dans le devoir » les modernes condottieri ; mais où finit exactement le devoir, pour un irrédentiste ? Le « gouverneur » d'Annunzio estime qu'il fait le sien en organisant méthodiquement sa conquête ; il a pris également le commandement de la force navale italienne qui stationnait devant le port ; tout cela pour l'Italie. Il a de plus adressé aux « frères d'Italie » une proclamation enflammée où il déclare tout net qu'il résistera s'il le faut et tiendra jusqu'au bout : « Je suis, ajoute-t-il, venu ici pour mourir. »

Mais il sait bien que personne ne veut lui faire de mal. Cependant, comme l'Italie ne peut vraiment pas le débusquer de là par la force, comme les Yougo-Slaves y regarderont sans doute à deux fois avant de refaire contre lui pour la galerie le geste qu'il vient de faire contre eux, il y a des chances pour que les Italiens amenés par lui restent à Fiume et que Fiume reste à l'Italie.

La remise des conditions de la paix aux délégués de la Bulgarie a eu lieu le 19 septembre au ministère des affaires étrangères. Cela s'est passé sans le moindre appareil, comme une simple formalité. La plupart des délégués des puissances représentées à la Conférence s'étaient abstenus d'y paraître. Il y en avait déjà relativement peu pour la remise du traité aux Autrichiens ; sans doute, pour la remise aux Turcs n'y aura-t-il que les intéressés. M. Clemenceau a annoncé aux plénipotentiaires bulgares qu'ils avaient vingt-cinq jours pour formuler par écrit leurs observations. M. Theodoroff, chef de la délégation, avait préparé un discours qui ressemble beaucoup à ceux que nous ont fait entendre les Allemands et les Autrichiens. Selon le chef de la délégation, le peuple bulgare n'a fait que suivre l'impulsion que lui donnait le tsar Ferdinand, le principal coupable dans cette affaire. Les Bulgares sont animés, dit-il, des meilleures intentions : ils ne demandent pas mieux que de réparer les fautes commises par leurs anciens gouvernements et dans l'avenir on n'aura aucun reproche à leur adresser. Seulement voilà, ils voudraient qu'on leur donnât certains territoires qui sont destinés à la Grèce et à la Roumanie, parce que là-dessus vivent de nombreux Bulgares, et c'est au nom du droit et de la justice qu'ils réclament, plutôt qu'ils ne demandent, un plébiscite par lequel ces prétendus Bulgares feraient connaître leur volonté. M. Theodoroff a dit aussi que la Bulgarie n'avait jamais eu de visées impérialistes. Il a dit plusieurs autres choses de la même force ; et les diplomates l'ont écouté sans sourire.

Nous avons dit que des pourparlers en vue de la paix s'étaient ouverts entre le gouvernement des soviets et celui de l'Esthonie, lequel a fait annoncer qu'il ne conclurait pas la paix sans avoir consulté le gouvernement britannique ; un délégué de ce dernier suivra d'ailleurs à titre de conseil les négociations. Les bolcheviks ayant fait proposer aussi la paix au gouvernement de la Lithuanie, celui-ci a fait savoir qu'il continuera à repousser toute proposition venant de ce côté, étant résolu à ne pas négocier avec eux sans qu'il y ait à cet égard un accord complet avec les alliés. Ajoutons que les opérations militaires contre la Russie rouge continuent à donner de bons résultats sur tous les points. On a annoncé, le 21, qu'un accord était intervenu entre les généraux Denikine et Petlioura.

Notre Chambre des députés n'avait pas encore fini, le 21 septembre, de discuter le traité de paix avec l'Allemagne, lequel, par conséquent, n'était pas encore ratifié. Aux Etats-Unis aussi, le traité était toujours en discussion. D'ailleurs notre Chambre avait eu à s'occuper des prochaines élections législatives : il est acquis qu'elles auront lieu aussitôt après la ratification et se feront au scrutin de liste.



M. PAUL LÉON
notre nouveau Directeur des Beaux-Arts.

Causerie du foyer

L'HEURE PRÉSENTE

ILS sont donc revenus...

Pas tous, hélas !... Combien ne reviendront jamais plus, parmi tous ceux que, angoissés, nous attendions ?

Mais, dans la multitude des foyers désolés, il en est qui renaissent : leurs absents sont là. Car c'est bien vrai, le long cauchemar a pris fin. C'est l'heure du renouveau de la vie que pendant cinq années, en frémissant, nous évoquions. C'est donc, enfin, sans doute, l'heure rêvée du bonheur.

Le bonheur !

Il est bien de retour, en effet, ce père de famille dont la place était si grande dans le paisible intérieur ; mais il est fatigué, amoindri



Il est revenu..., dans l'horreur des batailles, il a perdu un bras.

et sa femme, inquiète, s'étonne, pleure parfois, au cours de propos brusques et rageurs, ou de silences obstinés.

Il est revenu aussi ce jeune époux dont le rêve heureux, interrompu soudain en août 1914, avait dû faire place aux visions héroïques, aux réalités sanglantes. Il est revenu... Dans l'horreur des batailles, il a perdu un bras.

A-t-il retrouvé, ici, le beau rêve d'antan ?

Et ce fiancé tant aimé, qui, après la grave blessure, avait connu les geôles allemandes ? Il accourait enfin, délivré, plein d'espoir, vers la tendresse vigilante et sûre, vers le but si souvent évoqué. Mais quoi ? Il faut souffrir, attendre encore ?

Existe-t-elle la joie de vivre quand c'est de résignation qu'il s'agit ?... Les chirurgiens n'ont pas fini de trancher, de chercher, dans les plaies mal refermées ; au lieu du foyer rêvé, c'est encore l'hôpital !

Le bonheur !

A-t-il au moins souri aux autres, à ceux qui, privilégiés, sont rentrés au logis sans maladies et sans blessures, forts et vigoureux ?

Est-ce le rayonnement du bonheur qu'on lit en leurs yeux ? ou n'est-ce pas plutôt, trop souvent, le reflet d'une vague inquiétude, d'un désarroi ou d'un étonnement ?

Et nous, enfin, qui depuis tant de mois attendions ce retour, quel sentiment éprouvons-nous, vraiment, en présence de ces êtres chers qui nous sont revenus changés, nouveaux, avec tout le mystère de l'inconnu ?

Eh bien ! si nous doutions d'eux et de nous-mêmes, en nous refusant à croire au bonheur, qui malgré tout peut éclore ; si nous n'entrevoions pas le beau rôle qui nous est dévolu, nous ne mériterions pas d'avoir occupé leurs pensées, à ceux qui, aujourd'hui, ont, parmi nous, repris leur



Qui mieux que nous, femmes, peut prétendre à ce rôle dont le simple secret est en nous : l'amour ?

place. Et nous aurions usurpé le prestige que nous avons acquis pendant ces mois d'attente, de larmes et de luttas.

A quoi nous servirait d'avoir eu du courage, d'avoir refoulé nos larmes pour devenir actives, d'avoir fait face à tant de difficultés créées par la guerre, si nous n'avions appris à nous connaître, à mesurer la puissance d'un simple cœur féminin ? A quoi nous servirait d'avoir triomphé dans les tâches arides, si nous ne savions plus découvrir et donner le bonheur ?

Car le bonheur n'est pas une chose toute faite, qu'il n'y a qu'à prendre. Il n'est pas forcément dans les joies trépidantes, les vertiges, l'insouciance et le bruit.

Il naît quelquefois dans les larmes ; il surgit, pour illuminer des ruines. Sa source n'est pas dans l'égoïsme satisfait, mais un peu d'abnégation souvent le fait éclore. Parfois, tout près de nous, à notre portée, il existe ; il faut seulement le trouver, et aussi, sans doute, le conquérir comme un trésor précieux.

Qui mieux que nous, femmes, peut prétendre à ce rôle, dont le simple secret est en nous : l'amour ?

Oh ! il ne s'agit pas du sentiment aveugle qui nous jette sans défense aux caprices du hasard... non pas que notre perfection soit assurée : nous sommes de race humaine, c'est-à-dire sujettes aux erreurs ; mais nous aussi nous avons été à la rude école de la guerre.

Si ce haut enseignement n'a pas été pour nous sans profit, nous devons montrer dans notre tâche nouvelle ce qu'il peut, notre amour, quand il est fait de tendresse clairvoyante, d'indulgente bonté ; quand il sait allier à la beauté, à l'idéal de la pensée les solides conseils de la raison.

Ce qu'ils veulent, tous ceux qui reviennent, blessés, malades ou bien portants, c'est oublier toutes les misères des longues saisons rigoureuses ; toutes les contraintes qui ont fatigué leur volonté ; c'est remplacer tant de réalités tragiques par d'autres réalités agréables, joyeuses et douces. Ils rêvent de confort, de bien-être. Ce qu'ils veulent, c'est vivre, c'est oublier le siècle qu'en cinq ans ils ont vécu.

Ecoutez-les. Simplement, sans fard, ils l'affirment.

« J'ai tellement souffert », dit l'un de ces revenants, jeune célibataire, sorti indemne des combats, « j'ai tellement souffert que je veux des compensations. Me marier ?... Certes, j'y pense. Mais c'est la plus riche que je veux, afin de connaître maintenant toute la joie de vivre ! »

Attention ! jeune imprudent, que nous retrouvons dans tous les milieux. Vous voulez être heureux ? Vous voulez goûter les douceurs de la vie ?



Savoir exploiter les ressources infinies qui sont en nos âmes.

Rien de plus légitime, en vérité. Mais assurez-vous, avant de réaliser votre projet, avant de conclure le marché que vous dites, que c'est bien en effet « la plus riche » qui doit vous assurer ce maximum de confort, de sécurité et de bien-être, d'agrément aussi, qui compose votre rêve de bonheur.

Dans l'intérêt même de ce qu'il serait permis d'appeler votre égoïsme, — si nous ne savions que quelque chose de meilleur en vous est, quoi que vous disiez, en cause, — dans l'intérêt donc de cet égoïsme, observez bien vos chances.

La fortune n'est pas toujours l'apport le plus sûr dans l'édification d'un ménage. Elle donne lieu, parfois, à de cruelles déconvenues, et elle n'a de réelle valeur que selon l'usage qu'on en fait.

Mais il y a une autre fortune, sûre celle-là. Faut-il donc la dépendre ?... Cherchez-la bien. Sans éclat trompeur, elle est précieuse. Elle ne vous décevra pas.

Et voilà bien, pour nous, le problème :

Trouver, dans le meilleur de nous, le pouvoir de réaliser chaque jour, en notre milieu, une multitude de petits prodiges dont chacun, concourant au bien de tous, est une parcelle de bonheur.

Sans exploiter les ressources infinies qui sont en nos âmes, par notre ingéniosité, notre bon sens, par notre labeur s'il le faut, et, disons-le, notre désir de plaire, donner à notre entourage le bien-être, l'atmosphère agréable et douce où l'on reprend conscience et où s'entretient le goût de l'action ; créer du bonheur, enfin, voilà notre rôle.

Ah ! quelles trouvailles à faire dans tous les détails de l'organisation familiale, dans notre domaine, notre empire où nous avons le droit, le devoir de régner, si c'est pour en faire un séjour délicieux !

En cette heure d'inconnu, d'attente, de désarroi, où tant de problèmes surgissent, celui qui concerne nos foyers ne nous semble-t-il pas attachant entre tous ? Préparer le bonheur des nôtres, n'est-ce pas travailler sûrement, efficacement, au bonheur du pays ?

C'est par milliers que des foyers détruits, des foyers dispersés se reconstituent. Ceux que nous aimons sont là. Ils attendent... Ils cherchent leur raison de vivre.

Qu'ils la trouvent en nos cœurs.

ANNE-MARIE LANVALAY.

LES CAMIONS MILITAIRES, OMNIBUS POUR LES CIVILS



Comme la grève des cheminots en Lorraine était la cause de multiples difficultés pour la population, le général de Maudhuy y remédia en organisant des services réguliers pour voyageurs, par camions automobiles, entre Metz et différentes localités. On voit, à droite, des voyageurs arrivant avec leurs bagages pour "prendre le camion"; à gauche, ils ont pris leurs places. Au-dessus, c'est le départ d'un convoi. Dans le médaillon sont des camions affectés à ce service.

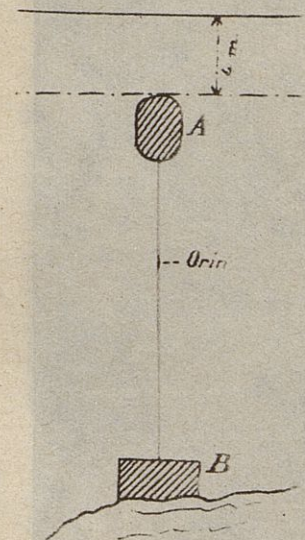
LE DRAGAGE DES MINES

B IEN que l'armistice ait été signé il y aura bientôt un an et que la paix elle-même soit conclue, un nombre considérable d'unités des marines alliées restent occupées à débarrasser les mers des mines que les belligérants y ont semées à profusion.

Nous avons déjà donné, dans le *Pays de France*, la description des mines sous-marines. Nous voulons, aujourd'hui, montrer ce que les procédés des Allemands dans l'emploi de cet engin offraient de particulier, et expliquer l'importance, vitale pour la navigation, du travail auquel se livrent encore maintenant les dragueurs.

LA MINE.

Qu'est-ce donc qu'une mine sous-marine ? Une carcasse métallique étanche A, de flottabilité positive, reliée par un câble ou orin à un ancrage de fond B appelé « crapaud ». La longueur de l'orin est réglée de manière que la mine proprement dite A se trouve à une distance de la surface de la mer telle qu'elle soit dangereuse pour les bâtiments sans être aperçue. La mine contient une très forte charge d'explosif puissant et un amorçage destiné à la faire exploser dès qu'un bâtiment viendra la heurter.



Mine mouillée de façon à se trouver à 4 mètres de profondeur.

MINE ALLEMANDE.

Nous décrirons cette fois-ci les mines utilisées par nos ennemis durant cette guerre. Nous allons examiner en particulier comment est agencé l'appareil destiné à fixer la mine automatiquement à une distance donnée de la surface, et de quelle manière se produit la mise de feu lorsque la mine est heurtée.

Au moment du mouillage, la mine est rapprochée de son crapaud et l'ensemble, plus lourd que l'eau, coule jusqu'au contact du fond. Au bout d'un certain temps, la mine se trouve décollée de son crapaud et, en raison de sa flottabilité positive, remonte vers la surface en déroulant le câble qui était enroulé sur un treuil contenu dans le crapaud. Le câble, qui a une de ses extrémités fixée sur le crapaud, vient passer sur une poulie fixée à la mine, entre deux mâchoires, et retourne s'enrouler sur le treuil du crapaud en passant sur une poulie portée par le crapaud.

Les deux mâchoires sont destinées à arrêter au moment voulu le déroulement du câble fixant la mine à la distance convenable du niveau de la mer.

Ces mâchoires sont commandées par un piston hydrostatique soumis sur une de ses faces à l'action d'un ressort et sur l'autre à la pression de l'eau. A mesure que la mine monte vers la surface, la pression diminue, lorsque le ressort devient prépondérant, c'est-à-dire à une profondeur qui a pu être réglée par la tension du ressort, le piston se déplace, les mâchoires coincent énergiquement le câble et la mine se trouve à la distance voulue de la surface de la mer.

Les mines allemandes étaient munies d'orins suffisamment longs pour leur permettre d'être mouillées par des fonds supérieurs à 150 mètres, c'est-à-dire que les zones susceptibles d'être « minées » s'étendaient dans certaines régions à des distances considérables des côtes.

Voici donc la mine mouillée, admettons à cinq mètres au-dessous de la surface (bien entendu, la hauteur d'eau qui se trouve au-dessus de la mine dépend de la hauteur de la marée au moment considéré). Cette mine sera dangereuse pour tout bâtiment de tirant d'eau supérieur à cinq mètres qui viendra à passer dessus : l'agencement est tel que l'explosion suivra presque instantanément le choc du bâtiment.

Les mines allemandes, au contraire des nôtres qui possèdent une mise de feu mécanique, sont munies d'une mise de feu électrique dont le fonctionnement s'est montré extrêmement sûr.

A l'intérieur de la masse de l'explosif est placée une charge-amorce au centre de laquelle est disposé le détonateur contenant un fil de platine fin qui, rougi par le passage du courant, provoquera l'explosion. A la partie supérieure de la mine se trouvent des antennes en plomb (sortes de doigts de gant) qui renferment le liquide destiné à mettre en activité de petites piles électriques placées en dessous. Des conducteurs relient les deux électrodes de la pile aux bornes du détonateur. Dès qu'un choc se produit sur une antenne, celle-ci s'écrase, l'ampoule de verre est cassée et le liquide

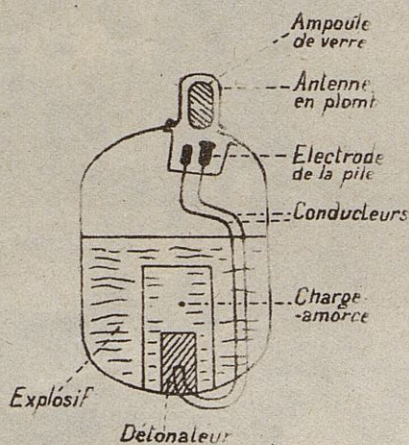


Schéma de l'appareil électrique de mise de feu.

vient mouiller les électrodes de la pile. Un courant prend aussitôt naissance et, par les conducteurs installés à cet effet, arrive au détonateur, échauffe jusqu'au rougissement le petit fil de platine qui relie les deux extrémités de ces conducteurs et provoque la détonation.

Le temps qui s'écoule entre le moment du choc et celui où se produit la détonation est extrêmement faible : c'est un temps de l'ordre de quelques centièmes de seconde, c'est-à-dire que le bâtiment n'a sensiblement pas eu le temps de se déplacer depuis la rencontre de la mine et que l'explosion aura des effets qui atteindront sûrement la coque du navire.

La mine étant mouillée à la profondeur voulue et prête à exploser au premier choc, quel pourra être l'effet sur un bâtiment qui vient à la toucher ? Il subira toujours des avaries majeures ; il nous suffira pour cela de signaler que ces mines renferment plus de 130 kilos d'un explosif très puissant : le trinitrotoluol.

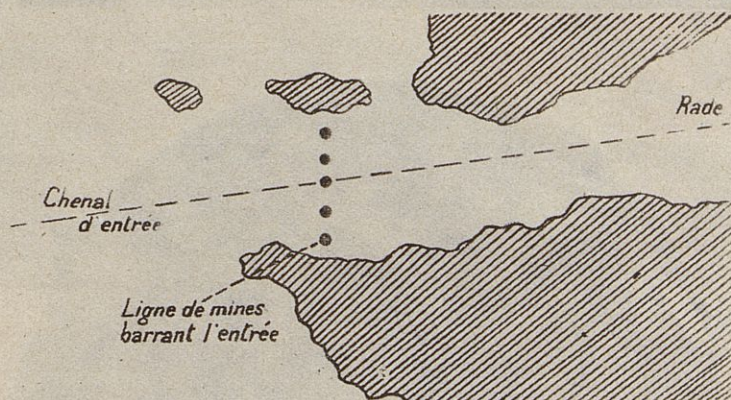
La déflagration d'une telle masse d'explosif produit une quantité considérable de gaz dont la pression dépasse 3.000 kilos par centimètre carré. Cette pression brutale, transmise par la masse d'eau presque incompressible, déchire et crève les tôles les plus résistantes.

L'UTILISATION.

Les mines sous-marines ont été utilisées aussi bien par les alliés que par les empires centraux, mais d'une façon complètement différente.

Les alliés, possédant la maîtrise incontestée de la mer, ont pu faire circuler librement leurs bâtiments mouilleurs, au moins en se tenant à une certaine distance des côtes ennemies. Ils ont mouillé un nombre considérable de mines, faisant des barrages formidables, fermant complètement la mer du Nord au nord et au sud, si bien que la flotte allemande, même sortie de ses ports, ne pouvait s'échapper de cette mer sans franchir plusieurs champs de mines. Les alliés ont également pu effectuer des mouillages à proximité de la côte allemande. La consommation de mines pour ces formidables barrages a été hors de proportion avec toutes les prévisions d'avant-guerre.

Les marines des empires centraux, au contraire, étroitement bloquées,



Ligne de mines formant un barrage dans une passe.

lorsqu'elles ont voulu utiliser les mines ont dû créer un engin nouveau ; ce fut le sous-marin mouilleur de mines.

Le mouillage avait lieu, bien entendu, le sous-marin étant en plongée. A cet effet, les mines étaient disposées dans des puits traversant le sous-marin de part en part.

Les mines sont déclenchées de l'intérieur du sous-marin. Le nombre de puits et celui des mines contenues dans chaque puits ont été constamment en augmentant dans la série des sous-marins mouilleurs de mines.

Toutes ces mines doivent être réglées avant leur introduction dans le puits, suivant la profondeur à laquelle on désire les mouiller. Par suite, dans les parages à marée, le mouillage doit avoir lieu à l'heure qui a été prévue, et si l'on arrive à retarder ou à gêner le sous-marin, il sera obligé de remettre son opération, souvent même d'y renoncer.

Les Allemands, ne pouvant mouiller qu'un petit nombre de mines, ne pouvaient pas songer à faire de grands barrages au large. Ils semaient de petits chapelets d'une douzaine de mines en travers des passes qu'on est obligé de prendre pour rentrer dans les ports les plus fréquentés.

Si le champ de mines n'a pas été découvert et que les mines soient suffisamment rapprochées l'une de l'autre, il y a toutes chances pour qu'un bâtiment rentrant touche l'une d'elles.

Les Allemands en étaient même arrivés à mouiller des mines presque isolées, très éloignées l'une de l'autre. Si les chances d'atteinte sont moins grandes, les difficultés de dragage étaient beaucoup plus considérables pour nous, et il devenait beaucoup plus difficile de déclarer qu'un chenal était sain.

LA DEFENSE.

Voyons maintenant comment était organisée la défense et comment nous avons pu réduire au minimum les pertes dues aux mines sous-marines.

Tout d'abord, si un sous-marin qui se prépare à aller faire un mouillage de mines est dérangé et suffisamment retardé, fréquemment il renoncera à son opération qui a beaucoup moins d'intérêt du moment où elle est

éventée. La chasse au sous-marin, sous toutes ses formes, sera donc la meilleure défense contre le mouilleur de mines. Mais, étant donné que ce dernier opère aux abords des ports les plus fréquentés, il y aura lieu de faire en ces points une surveillance spéciale.

Des postes-vigies à terre pourront dans certains cas les signaler. Mais on devra surtout maintenir des patrouilles permanentes de bâtiments légers et rapides dans les régions susceptibles d'être minées. Bien souvent, ces patrouilles, bien que n'ayant pas vu le sous-marin, auront contrarié son opération. Des patrouilles aériennes surveilleront les mêmes parages ; dans certaines conditions favorables, elles pourront même apercevoir les mines qui ne seront pas mouillées trop profondément. Les mêmes régions seront également munies de microphones sous-marins qui dénonceront les bruits suspects et permettront d'interdire la navigation en temps voulu si on a entendu des sous-marins.

À côté existeront des obstructions de toutes sortes destinées soit à prendre, soit à détruire les sous-marins qui veulent les franchir, telles que filets à mines, mines sous-marines mouillées à grande profondeur explosant au choc ou au contraire contrôlées de terre.

Enfin et surtout la sécurité sera assurée à la navigation par le service de dragage que nous allons examiner avec plus de détails.

LES DRAGAGES.

Pour rentrer dans un port, les bâtiments doivent suivre des chenaux tenus secrets et qu'on reconnaît, soit à des points remarquables à terre, soit à des signaux construits spécialement dans ce but. Ce sont les chenaux de sécurité et le rôle des dragueurs en temps de guerre consiste à les maintenir constamment libres de mines. Mais cela ne suffira pas ; des bâtiments pouvant ne pas suivre toujours les chenaux, il faudra, de temps à autre, opérer des dragages d'explorations en dehors de ces chenaux afin de s'assurer que des mines n'y ont pas été mouillées.

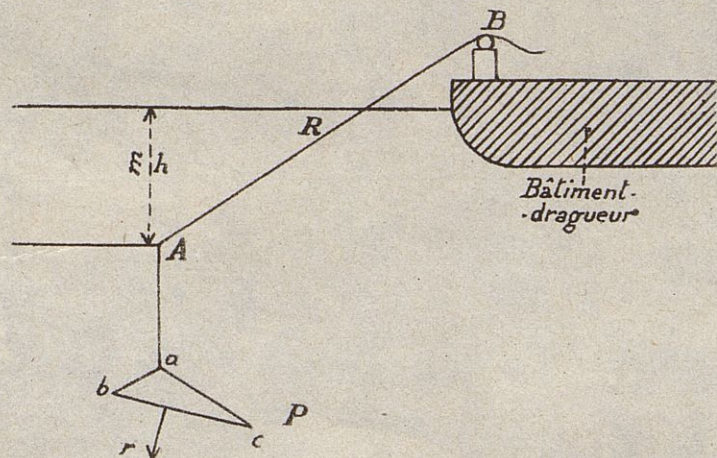
Les dragages comprennent :

a) Des dragages préventifs exécutés tous les jours, suivant les chenaux, avant la rentrée des convois ou des bâtiments dans les ports. De temps à autre on devra explorer en dehors des chenaux ;

b) Des dragages de déblaiement à exécuter dès que des mines auront été signalées. Les passes devront être assainies le plus tôt possible pour permettre de reprendre la navigation.

Ces dragages ont occupé pendant la guerre des milliers de bâtiments sur toutes les mers ; ils étaient faits par des chalutiers infiniment mieux adaptés à ce métier qu'à celui de patrouilleur. Heureusement notre marine, à la suite des brillants travaux de l'amiral Ronarc'h, était, bien avant la guerre, en possession d'appareils et de méthodes de dragage absolument sûrs et dont quatre ans de pratique n'ont fait que confirmer l'excellence. Ces méthodes et ces appareils ont été adoptés par la plupart des marines alliées. Nous allons essayer d'en donner une idée.

Le dragage a pour but de détruire les mines ; dans presque tous les procédés, on coupe l'orin d'une manière ou d'une autre. La mine monte en surface ; elle est alors coulée à coups de fusil ou de mitrailleuse.



Dragueur et son appareil de dragage.

Le système employé par nos dragueurs consiste à remorquer à une profondeur supérieure à celle à laquelle se trouvent les mines un filin d'acier en forme de V, la pointe en avant ; nous allons voir comment ce résultat se trouve réalisé.

Le dragueur file par son arrière une remorque R en fort fil d'acier. Afin de la faire plonger, à son extrémité A se trouve attelé un plateau de plongée. Le plateau est suspendu par deux brins inégaux ab, ac, de façon qu'il se présente obliquement dans l'eau ; dans ces conditions la résistance r, qui est opposée par l'eau à l'avancement du plateau, crée une composante verticale qui tire le point A, d'où vont partir les brins de drague, vers le fond. On filera une longueur de remorque AB plus ou moins grande suivant la profondeur h à laquelle on veut faire naviguer la drague.

Le même procédé du plateau dériveur est utilisé pour écarter l'un de l'autre les deux brins de drague. Les plateaux sont lestés cette fois de façon à se tenir verticalement dans l'eau : comme précédemment, la résistance de l'eau donne lieu à une force r appliquée au plateau, laquelle a une composante transversale au déplacement de l'ensemble. C'est cette force transversale qui maintient écartés les deux brins AT, AT'.

Ces plateaux, s'ils étaient seuls, ne pourraient pas maintenir les deux extrémités T et T' à la profondeur choisie : ou bien ils couleraient, ou bien ils monteraient à la surface. En réalité, ils sont agencés de façon à avoir tendance à plonger mais sont reliés par des fils d'acier de longueur convenable à des flotteurs qui restent en surface.

De placé en place, sur les brins de drague AT, AT', sont disposés les appareils destinés à couper les orins des mines pour leur permettre de monter à la surface. Au début, ces appareils étaient des cisailles mécaniques dans lesquelles venait s'engager le câble, et c'est la pression même exercée par ce câble qui fournissait la force nécessaire au cisaillement. Par la suite, les Allemands ayant employé des câbles de plus en plus résistants, on a dû remplacer ces appareils par d'autres plus puissants où l'effort nécessaire au cisaillement était demandé à la combustion d'une charge de poudre.

Maintenant, comment vont opérer les bâtiments dragueurs ? A l'heure fixée, généralement au petit jour pour avoir dragué avant l'entrée des

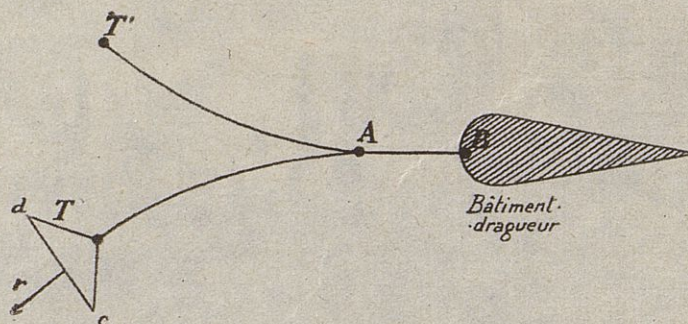


Schéma du dispositif de la drague.

bâtiments, les dragueurs appareillent, mettent leur drague à la mer et circulent sur les chenaux d'accès au port.

En général, les bâtiments procèdent par groupes de trois ou quatre ; ils sont accompagnés par un petit bâtiment léger dont le rôle est de détruire les mines qui pourraient venir en surface après cisaillement de leur orin. L'un des dragueurs emmènera si possible un ballon captif qui pourra rendre les plus grands services. Les bâtiments prennent la formation convenant aux parages et aux circonstances. Si un dragueur balaie une largeur de 200 mètres, quatre bâtiments pourront draguer avec toute sécurité une bande de 500 mètres de large.

Des milliers de bâtiments pendant la guerre ont accompli ce dur labeur de dragueur de mines, qui, tout obscur qu'il était, leur faisait à tout instant courir les plus grands dangers. Le commandant doit suivre à chaque instant la position sur la carte avec la plus grande précision ; des hommes veillent de chaque bord, une vigie en tête de mât, un homme à l'arrière surveillent la drague, et il faut voir la joie envahir tous ces rudes visages lorsqu'on signale qu'une mine vient de monter à la surface.

Exceptionnellement, mais quelquefois cependant, le cisaillement ne se produit pas ; dans ce cas, la mine est cependant accrochée et remorquée par le bâtiment. Celui-ci l'emmène vers la plage la plus proche et l'échoue. Il faut alors désarmer la mine, autrement dit retirer le détonateur pour la rendre inoffensive ; l'un des hommes de l'équipage, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, va près de la mine et effectue avec précaution cette opération délicate et dangereuse.

LES RESULTATS.

Quel est le bilan de cette guerre de mines sous-marines ? Les marines de commerce alliées et autres ont perdu sur les mines plus d'un million de tonnes, soit le dixième environ du tonnage détruit pendant le même temps par les sous-marins. Un certain nombre de navires de guerre ont également sauté sur des mines. Rappelons, pour la France : deux grands bâtiments, le cuirassé *Bouvet* et le croiseur *Kléber* ; trois torpilleurs de flottille, un mouilleur de mines, un transport.

La marine anglaise de son côté a perdu, du fait des mines, sept grands bâtiments.

Les résultats sont donc loin d'être négligeables, et il ne faut pas oublier que des milliers de bâtiments, qui ont dû être utilisés comme dragueurs, ne pouvaient pas concourir à la chasse aux sous-marins pour laquelle cependant le grand nombre des chasseurs était une des conditions essentielles de succès.

Pendant plus de quatre ans, nos marins des dragueurs de mines ont chaque jour, de l'aube à la tombée de la nuit, vécu, pour ainsi dire, au contact redoutable des engins de destruction que nous venons de décrire. La menace de mort sur le champ de bataille le plus sournois qui soit était à chaque instant près de s'accomplir, brutale, immédiate, sans pouvoir rien contre elle.

Nos braves soldats, dans les tranchées, avaient devant eux un espace battu par le feu, désolé, à l'aspect farouche. Au-dessus de leur tête, des avions venaient lâcher leurs bombes, des obus venaient éclater en libérant leur gaz asphyxiant ; c'était autour de nos poilus l'atmosphère de guerre.

Pour nos hommes des dragueurs, rien de cela, rien de la bataille et de la gloire des combats ; autour d'eux, la mer, toujours pareille, la mer du temps de paix, avec parfois, à l'horizon, l'ironie des fumées des cargos paisibles. Parfois même les jours de grand calme, dans leur veille monotone et silencieuse, ils se laissaient aller à des rêves d'avenir, les hommes d'équipage, et c'est, hélas ! ainsi que plusieurs fois, à ce moment d'espérance, que le flot s'ouvrait tout à coup sous l'explosion d'une mine, engloutissant le dragueur et son stoïque équipage, pour se refermer ensuite « comme si rien n'était ».

Et, bien que la guerre ait cessé, l'œuvre des dragueurs se poursuit, aussi périlleuse que naguère, pour assurer la sécurité de la navigation.

C. MASMÉ.

LES AMÉRICAINS CONTRE LES BOLCHEVIKS EN SIBÉRIE



Voici de curieuses pages de la vie des soldats américains en Sibérie. En haut de la page, c'est un détachement en embuscade près d'une voie ferrée sur laquelle doit passer un train de troupes rouges. Ici, deux soldats se désaltèrent à une source. Ces deux croix rustiques, dans le médaillon, marquent les tombes de deux sammys. Leurs camarades ont recouvert de pierres ces modestes sépultures afin de les préserver des outrages des loups.

M^{me} BRECHKOVSKAÏA ACCLAMÉE A PRAGUE

M^{me} Brechkovskaïa, qui a passé, comme condamnée politique, la plus grande partie de sa vie en Sibérie ou dans les prisons du régime tsariste, était dernièrement à Prague où, comme elle le fait partout, elle a dénoncé les méfaits du bolchevisme dans sa patrie. Cette page représente l'arrivée de la vénérable « grand'mère de la Révolution » à la gare Wilson, où une foule immense l'attendait pour l'acclamer. Le portrait de la célèbre révolutionnaire occupe le médaillon.



ECHOES



GRÈVE... PYRAMIDALE !

BIEN des gens pensent que les grèves — phénomène si répandu actuellement de par le monde — sont un procédé d'invention moderne.

Erreur complète. Les grèves remontent à la plus haute antiquité.

C'est ainsi que, quelques milliers d'années avant Jésus-Christ, l'histoire enregistre un « lock-out » formidable qui se produisit en Egypte lors de la construction du monument fameux qui a nom : la pyramide de Chéops.



Cinquante mille ouvriers, employés à l'édification de cette œuvre gigantesque, résolurent un beau jour de cesser le travail. Motif : nourriture insuffisante, de mauvaise qualité... et trop chère !... Trop chère ! Déjà... Décidément, rien de nouveau sous le soleil !

Pour mettre un terme à cette grève, tous les moyens furent usités : douceur d'abord, puis violence... Pourparlers, puis intervention de la force armée...

Finalement, le travail fut repris, et mené à bien — ainsi que peuvent s'en convaincre les touristes qui vont visiter la région de l'ancienne Memphis.

LA CRISE DU CHARBON RÉSOLUE !

HÉ ! oui : « La crise du charbon résolue ! » Titre alléchant, n'est-il pas vrai, par le temps qui court ?

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce titre est presque justifié... Hélas ! pourquoi nous faut-il écrire ce mot « presque », si fâcheusement restrictif ?

Expliquons :

L'autre jour, à un congrès tenu à Bournemouth par l'Association britannique pour l'avancement des sciences, un éminent savant anglais, sir Charles Parsons, a développé cette théorie impressionnante :

« Pour remplacer le charbon, il conviendrait de forer, en quelques points judicieusement choisis sur la surface du globe, des puits de 20 kilomètres de profondeur : le volume de vapeur sous haute pression qu'ils dégageraient suffirait amplement à chauffer tous les peuples de la terre et à actionner toutes les industries humaines... »

Hurrah ! Splendid !... Que l'on décerne bien vite à ce savant une médaille... Mais, par malheur, elle a un revers, et le voici :

Le forage des puits en question exigerait un travail de quatre-vingt-cinq années !

Quatre-vingt-cinq années !!! Quand ces puits seront forés, il « fera chaud » : c'est bien le cas de le dire !

CHASSE PHONOGRAPHIQUE...

LES phoques aiment-ils la musique ?

Drôle de question, n'est-ce pas ? N'empêche qu'il convient d'y répondre par l'affirmative.

Bien que leurs oreilles menues soient à peine visibles, les phoques ont de l'oreille. Ils sont mélomanes. A tel point que les chasseurs de phoques de l'océan Pacifique viennent d'imaginer un stratagème cynégétique où le phonographe joue un rôle capital.

Quand ils jugent qu'ils se trouvent à proximité d'un point où « il y a du phoque », les chasseurs exhibent un phonographe, qu'ils mettent en marche.

Aussitôt les mammifères émergent et écoutent ce concert inattendu avec un ravissement béat, qui, hélas ! leur devient fatal... Car les chasseurs peuvent, tout à loisir, les coucher en joue et les tirer à coup sûr.

Et les pauvres phoques payent de leur vie leur amour de la mélodie !



LA "JÉRUSALEM DÉLIVRÉE"...

DE par la guerre de 1914-1918, Jérusalem a fini par être délivrée, après être restée pendant des siècles sous la domination turque.

Les habitants de la Palestine ne pensaient pas que cette domination serait éternelle, car ils étaient fortement impressionnés par un dicton populaire qui a cours en Terre sainte, et que voici :

« Les Turcs seront chassés de Jérusalem... quand les eaux du Nil couleront en Palestine. »

Les eaux du Nil en Palestine !... Manifestement, il y avait là une impossibilité géographique d'apparence irréductible... Et cependant...

Et cependant, tout arrive, comme on va voir !

Durant la campagne, après maintes difficultés, les ingénieurs du corps expéditionnaire d'Egypte parvinrent à établir une conduite d'eau, embranchée sur le canal de Suez...

Par là, l'eau du Nil passa, se frayant un chemin à travers le désert du Sinaï et la Palestine...

Deux mois plus tard, Jérusalem était prise : « les eaux du Nil avaient coulé en Palestine » !

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il ne faut jamais jurer de rien !

AU PAYS DE FRANCE

POURQUOI PAS ?

NOUS traversons une période de malaise social dont tous les esprits sérieux se préoccupent. Nombre de bons citoyens, en ce moment, échantent, dès qu'ils s'abandonnent, des dialogues de ce genre :

— Voyons, mon cher, vous qui avez fait de l'« économie politique », que pensez-vous de toutes ces crises multiples que l'on voit poindre un peu partout ?

— Je pense qu'elles sont normales...

— Comment, normales ???

— Je veux dire qu'elles étaient à prévoir, car elles devaient fatalement se produire... Raisonnons un peu, mon ami... Pendant cinq ans, l'univers entier, pour ainsi dire, vient d'être bouleversé par la guerre la plus effroyable que l'Histoire ait jamais enregistrée... Comment voulez-vous qu'une secousse aussi violente et aussi prolongée n'ait pas fait craquer, en mille endroits, l'ossature du vieux monde ?... Un peu partout, des lézardes se sont produites, par où filtrent des courants d'air, générateurs de rhumes et de bronchites... Ces courants d'air, ce sont les crises économiques dont vous me parlez... Pour remédier aux maux que provoquent ces vents coulis intempestifs, ce n'est point au pharmacien qu'il faut recourir, mais à l'architecte — seul capable de supprimer la véritable cause de la bise fatale : à savoir, la lézarde... Bref, il est essentiel de reconstruire l'édifice...

— Diable ! refaire le monde ?...

— Le monde, en général, et la France, en particulier... Oui, notre chère France, d'abord — et le plus tôt possible...

— Il semble, d'ailleurs, qu'on y songe.

— Sans doute, mais dispose-t-on de l'outil administratif nécessaire pour opérer vite et bien ?

— Ah ! dame, je crois que non. J'ai souvenir que l'autre jour M. Clemenceau a avoué aux Meusiens : « Notre administration napoléonienne, avec les excès de sa centralisation, n'était pas préparée pour ce travail de reconstruction universelle »...

— Fort juste... Alors, suivez bien mon syllogisme : il est d'une rigueur implacable... La reconstitution rapide de la France s'impose ; or elle est impossible avec les méthodes de centralisation actuelles ; donc...

— Donc, il faut décentraliser...

— Bravo !

— ...décentraliser... et aller vers ce régionalisme économique dont on vante les bienfaits. Au fait, pourquoi pas ?

Oui, pourquoi pas ?

SOIXANTE-DEUX FOIS MÈRE !!!

ON a cité, ces temps derniers, le cas de parents remarquablement prolifiques...

Telle M^{re} Mary Jonas, de Chester, mère de 33 enfants dont 15 jumeaux !

Tel M. William Bennett, de York, père de 34 enfants ! M. William Bennett se maria trois fois. Son premier mariage lui donna 4 enfants, son troisième, 4 également. Sa deuxième union fut la plus féconde : 26 enfants en naquirent, parmi lesquels on compte parfois deux, et même trois jumeaux !

Mais tous ces records sont dépassés — et comment ! — par la signora Gionetta, de Naples, qui en dix-neuf ans donna le jour à 62 enfants !

Vous lisez bien : 62 enfants ! dont 3 filles... et 59 garçons !!!

Notez que la signora Gionetta est allée vite en besogne :

elle a eu quatre jumeaux, trois fois, et, onze fois, trois jumeaux !

Ce merveilleux cas de fécondité est rigoureusement authentique. Il y a nombre d'années déjà qu'une pétition a été adressée au gouvernement italien pour qu'une pension annuelle fût accordée à cette inlassable et prodigieuse maman.

Voilà, certes, une subvention qui n'est pas volée !

LA VIE CHÈRE : TROIS SOUS = 45 CENTIMES !

BIEN amusant et bien significatif, ce lapsus involontaire, échappé à la plume d'un petit restaurateur dans l'« addition » remise à un modeste client :

TROIS SOUS de pain... 0 fr. 45.

Trois sous de pain : 45 centimes !... Ne trouvez-vous point qu'il y a là tout un symbolisme où se caractérise, avec une naïveté suggestive, la manie de la surenchère !

RECORD CROCODILESQUE

LES journaux scientifiques annoncent une grande nouvelle, dont s'émeuvent les naturalistes.

Un crocodile vient d'atterrir sur le rivage d'une des îles Fidji.

Cet incident, au premier abord, n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Et cependant il est gros de conséquences.

Ce crocodile, en effet, est un *Crocodilus porosus*. Or la terre la plus proche où soient signalés des reptiles de cette espèce est le pays des Nouvelles-Hébrides — lequel se trouve à 1.100 kilomètres des îles Fidji !

Et cette conclusion s'impose, sensationnelle : le crocodile a parcouru ces 1.100 kilomètres à la nage...

Evidemment, c'est là un joli record — même pour un crocodile.

Il est d'ailleurs, paraît-il, sans précédent.

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT À RÉFLÉCHIR...

...Nos morts vivent plus près de nos âmes que quand leurs os étaient debout. Ils nous donnent nos raisons de vivre : nous devons désormais vaincre chaque jour, pour mériter leur victoire et pour la sauver... Ce n'est pas assez de les louer et de les pleurer avec leurs familles couvertes de deuil et de fierté, il faut pratiquer leurs vertus. Ils ont eu le courage militaire ; ayons, nous, le courage civil... L'avenir sera ce que nous le ferons, ce que le feront notre volonté, notre clairvoyance, notre vigilance. Notre mot d'ordre doit être : « Confiance ! Et tous, tous ensemble, au travail ! »

M. DESCHANEL, à Châtres.

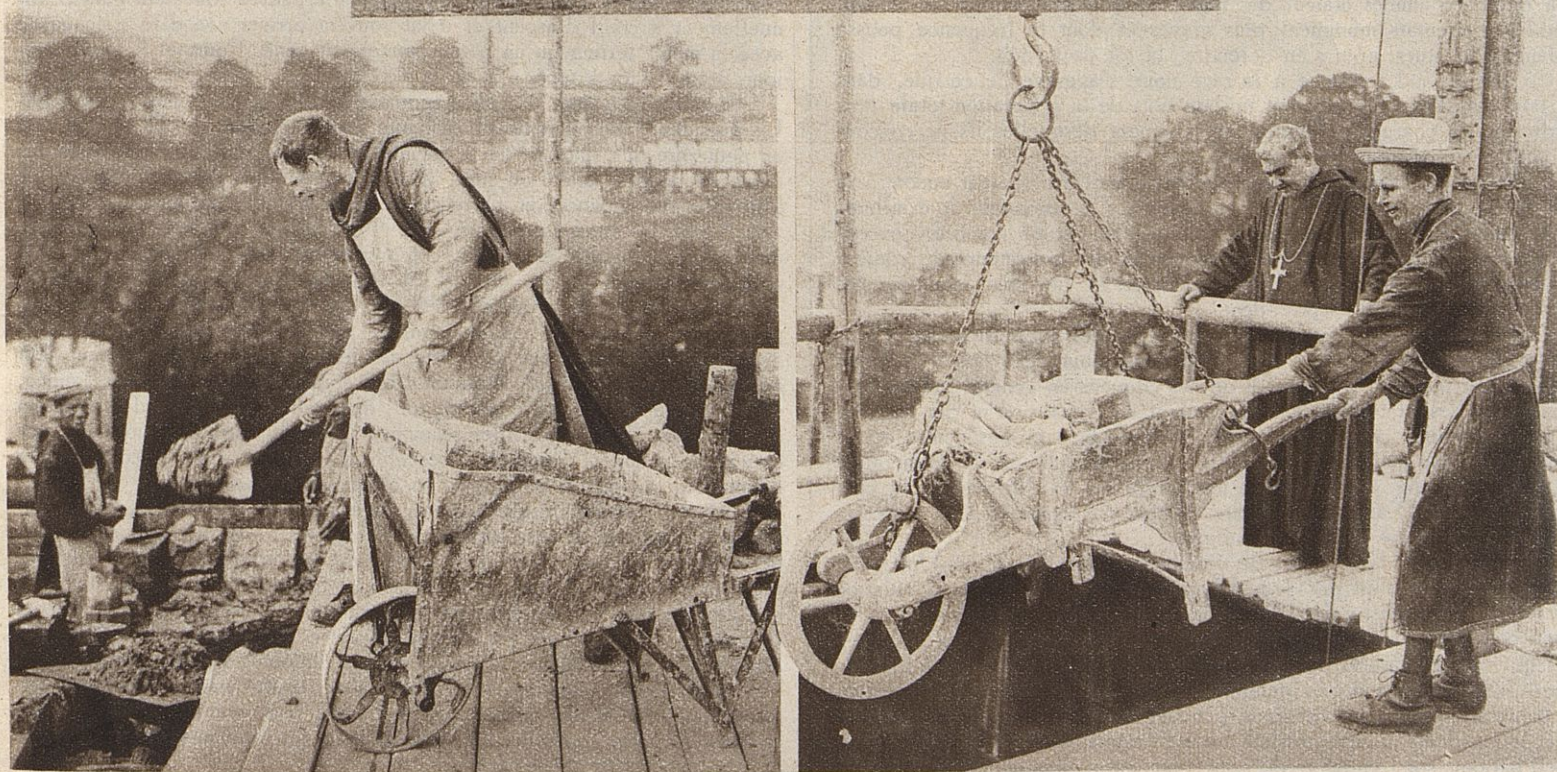
DES MOINES ANGLAIS SE BATISSENT UN MONASTÈRE



Ici un moine amène avec sa brouette à pied d'œuvre des pierres qui vont servir à l'édification du monument. Les moines travaillent ainsi de l'aurore au crépuscule. Il n'est pas une pierre qui ne leur ait passé par les mains. Ils ne reçoivent, bien entendu, aucun salaire.



Le prieur de l'abbaye travaille de ses mains comme les autres moines. Le voici à l'ouvrage dans la chapelle, qui n'est pas encore achevée, mais où, cependant, on célèbre déjà le culte. Dans le médaillon, on voit l'état actuel de l'abbaye qui sera une œuvre remarquable.



A Buckfastleigh, dans le comté de Devon, il ne restait d'une abbaye du XII^e siècle que les ruines. Des moines de l'ordre auquel elle appartenait ont entrepris de rebâtir de leurs propres mains un nouveau monastère sur l'emplacement de l'ancien. Ils ne sont que six : les travaux doivent durer vingt-deux ans ; ils ont été commencés douze ans avant la guerre, qui les interrompit, et viennent d'être repris. Voici les moines au travail : ils exécutent tout eux-mêmes.

Les nègres chez l'Oncle Sam

LES conflits qui viennent de mettre noirs et blancs aux prises aux Etats-Unis ramènent l'attention sur la question nègre au pays de la Liberté. On pouvait croire, à la veille de la guerre, que l'ancienne antipathie pour les noirs commençait à disparaître. Les événements de Chicago qui dépassent la portée de bagarres occasionnelles doivent-ils être regardés comme symptomatiques d'un réveil des vieux préjugés des blancs contre les noirs ? C'est ce que l'on ne saurait dire encore. Mais ils nous fournissent un prétexte pour jeter un coup d'œil sur la possibilité d'évolution des citoyens de la grande République.

A ce point de vue il faut distinguer entre ce que l'on voit dans les Etats du Nord et ce qui se passe dans les Etats du Sud. Dans le Nord, qui s'est battu pendant quatre ans contre le Sud pour donner aux noirs la liberté, les hommes de couleur sont franchement mêlés à la vie économique et sociale : qu'ils soient dans le commerce ou les carrières libérales, ils ne sont pas moins bien considérés que les blancs : ils sont du reste là relativement peu nombreux, et ils le sont d'autant moins que l'on se rapproche des latitudes dont les noirs ne peuvent supporter le climat.

Il en est autrement dans les Etats du Sud, où les noirs restent systématiquement tenus à distance par les blancs ; confinés dans des quartiers spéciaux, ils ont leurs églises, leurs écoles, leurs lieux de réunion et de plaisir ; ils ne sont pas admis dans les hôtels où descendent les blancs et ne peuvent voyager dans les mêmes wagons que ces derniers. Ils sont électeurs : mais dans la plupart des Etats, par une foule de restrictions et d'artifices, on les empêche de voter et surtout d'être élus. Les lois de certains Etats interdisent le mariage entre noirs et blancs. Enfin le mot d'ordre tacite mais observé par tous les blancs est de tenir par tous les moyens le noir dans une condition inférieure.

Dans le Sud, pourtant, au temps de l'esclavage, on n'était pas rigoureux envers les noirs. Après la guerre de Sécession, les blancs les laissèrent sans lutte prendre la place à laquelle l'émancipation leur donnait droit ; mais l'expérience fut désolante : le noir, émancipé de la veille, se révéla inapte à toute sage administration, ce qui est facile à comprendre, et partout où le bulletin de vote lui donna quelque pouvoir, il en abusa pour brimer les blancs ou les faire brimer par ses élus. Ces faits suffiraient à justifier l'ostracisme dont les noirs souffrent dans le Sud. Mais il s'explique par d'autres raisons, qui tiennent aux défauts de leur race. On leur reproche d'être paresseux, insouciant, vaniteux ; d'être incapables d'initiative ; de fait, ils ne s'élèvent guère dans ces Etats du Sud au-dessus des emplois les plus subalternes, des occupations les plus infimes : ils sont domestiques, manœuvres, bas ouvriers agricoles, ou très petits commerçants : ils ne sont que rarement artisans. Leur manque d'instruction se joint à leurs défauts ataviques pour les empêcher de progresser socialement et moralement. On leur reproche aussi d'être voleurs : plus des trois cinquièmes des malfaiteurs enfermés dans les prisons du Sud il y a quelques années étaient des noirs et, trop souvent, ils se rendent coupables d'attentats infiniment plus graves et dont la fréquence pousse les blancs à instituer, pour s'en défendre, la loi de Lynch.

Ce que le Sud reproche à la race noire s'aggrave de ce que, dans ces Etats, les nègres représentent un bon tiers de la population totale ; ils alourdissent les charges publiques, au paiement desquelles ils ne concourent point, ne produisant presque rien.

Tels sont les principaux griefs que les blancs invoquaient encore à la veille de la guerre contre les noirs en général. On reconnaissait d'ailleurs dans le Sud que de cette masse se détachaient un certain nombre d'exceptions honorables, sans parler des clergymen et des instituteurs de couleur qui s'efforcent de moraliser leurs congénères et de leur inculquer les petites connaissances qu'ils possèdent.

Différentes solutions ont été imaginées par des publicistes et des économistes, voire des hommes d'Etat américains, pour débarrasser (le terme rend bien leur pensée) l'Amérique de ces citoyens en général indésirables avec lesquels les blancs du Sud ne veulent aucune fusion et qui ne veulent pas s'assimiler la civilisation des blancs. On a proposé entre autres choses de les parquer tous dans un territoire du Sud, où ils formeraient un Etat « hors rang », ou bien de les transporter en Afrique. Tout cela est impraticable. D'ailleurs les noirs ne sont pas disposés à se « laisser faire » et ils sont une dizaine de millions.

Ce qu'il y a à faire — et de très hauts esprits aux Etats-Unis l'ont bien compris — ce n'est pas de « débarrasser » le sol de cette population parasite, c'est de transformer le noir paresseux, ignorant et vicieux, en un citoyen conscient, laborieux, utile au corps social au sein duquel, tout en évoluant, il prendrait place. Cette conception a trouvé là-bas de dévoués réalisateurs. Un des premiers fut le général Armstrong, ainsi qualifié parce qu'il avait eu ce grade pendant la guerre de Sécession. Des écoles pour enfants noirs, aussitôt après l'émancipation, s'étaient ouvertes un peu partout, sur l'initiative du gouvernement : elles étaient fréquentées par des gens de tout âge, et les plus vieux n'étaient pas les moins ardents à l'étude. Mais les maîtres au début étaient insuffisants et leur enseignement borné n'améliorait guère ceux qui le recevaient. Le général fonda l'Institut normal et agricole de Hampton (Virginie). Ce fut un premier effort sérieux pour le relèvement des noirs : mais les élèves devaient payer leur pension, ce qui limitait l'action de l'école aux seuls noirs aisés.

C'est à Hampton que reçut sa première instruction un homme dont le

nom restera à juste titre célèbre dans les annales de sa race et dans l'histoire de la civilisation aux Etats-Unis. Booker T. Washington est né dans l'esclavage : il croit que ce fut en 1858 ou 1859. Sa mère était une pauvre négresse, esclave, fille d'esclaves, intelligente, mais totalement illettrée : elle était la cuisinière des autres nègres de la plantation. Le moindre éloge qu'on puisse faire d'elle est qu'elle fut une mère admirable. Malgré la condition misérable où elle vivait, elle s'efforça de façonner le cerveau de son enfant et d'élever sa mentalité au-dessus de celle des autres esclaves. Plus tard, après l'émancipation, bien qu'elle fût toujours aussi pauvre, elle trouva le moyen de s'imposer des privations pour permettre à son fils d'apprendre à lire, pressentant peut-être obscurément qu'il serait un jour un émancipateur pour ceux de sa race dont aucun, alors, ne connaissait même l'alphabet.

Booker T. Washington savait tout juste lire quand il réussit à se faire admettre à Hampton. Pour s'y rendre, il fit à pied le voyage qui était de 500 kilomètres. Pour gagner le prix de sa pension et de son entretien, réduit au strict minimum, il se fit domestique, prenant le temps nécessaire à ses études sur celui de son repos. Il a raconté sa vie dans des mémoires qui ont eu un retentissement énorme aux Etats-Unis : « L'Autobiographie d'un nègre » est un des livres qui ont été là-bas le plus lus. Il a été traduit en français par Othon de Guerlac : il est impossible de lire cet ouvrage sans être pénétré d'admiration pour son auteur.

Ses études achevées à Hampton, Booker T. Washington fut appelé à diriger une pauvre petite école dans l'Alabama. Diverses circonstances heureuses lui permirent de fonder dans cet Etat, à Tuskegee, l'école qui, sous le nom d'Institut normal et industriel, est devenue célèbre. Le fondateur ne possédait absolument rien : on lui abandonna une étable en ruines :

ce fut le berceau de l'Institut. Il fallait absolument quelque argent. Les deux premiers commanditaires de l'Institut furent un blanc, banquier, ancien propriétaire d'esclaves, et un ouvrier nègre presque illettré, ancien esclave. L'établissement se développa peu à peu : les élèves arrivaient de partout, ne possédant rien pour la plupart, et ne sachant rien. Tout en s'instruisant, ils bâtissaient les bâtiments de l'école sur un terrain acheté grâce au concours des commanditaires : tout était leur ouvrage, depuis les briques jusqu'aux poutres du toit ; ils fabriquaient eux-mêmes tous les objets et ustensiles nécessaires à la vie et à l'exploitation des champs que, plus tard, ils cultivèrent et dont le produit les nourrissait. Des maîtres de couleur secondèrent, d'abord par dévouement, le fondateur. On devait enseigner aux élèves jusqu'à l'art de se tenir propres.

A Tuskegee, on ne se borne pas à enseigner les sciences, l'hygiène générale et le soin de soi-même. On apprend à chacun soit l'agriculture, soit un métier en rapport avec ses aptitudes. « Sans doute, dit ce nègre étonnant dans son Autobiographie, nous voulions leur donner l'instruction qui préparerait la plupart d'entre eux à l'enseignement. Mais en même temps nous désirions les renvoyer dans les plantations pour inculquer aux autres nègres une nouvelle énergie et de nouvelles idées pour la culture, ainsi que des notions morales, intellectuelles et religieuses. »

A mesure que s'étendait la réputation de l'Institut de Tuskegee, les concours généreux affluèrent : il suffisait au fondateur de demander une aide pour la recevoir ; mais

comme l'œuvre ne cessait de se développer, le pauvre éducateur était continuellement à court d'argent et il vit souvent arriver une date d'échéance avec la même terreur qu'un petit commerçant gêné. Pourtant il arriva toujours à faire face à tout.

Le Nord lui était d'avance acquis ; le Sud, de lui-même, vint à lui. Le président Roosevelt tenait en haute estime Booker T. Washington et on peut dire que dans la haute société américaine, pas plus que dans les rangs du peuple, blanc ou noir, il n'a jamais rencontré personne qui ne l'ait reçu avec honneur et ait refusé le concours qu'il sollicitait.

Vingt ans après ses débuts, en 1900, l'Institut, qui avait eu pour premier siège une étable en ruines, comprenait quarante bâtiments, grands et petits, et possédait un domaine de 1.150 hectares, dont 700 étaient cultivés régulièrement par les étudiants des deux sexes. La valeur de cette propriété atteignait un million et demi. Il n'était cependant possible d'admettre chaque année que la moitié des jeunes gens qui sollicitaient leur admission. Le nombre des étudiants, qui étaient trente la première année, était monté à 1.100, provenant de tous les Etats de l'Union, d'Afrique et des Antilles. Les jeunes filles recevaient, outre l'instruction normale, une éducation ménagère complète. Ces élèves étaient instruits et éduqués par 86 maîtres. L'Institut employait en outre 220 personnes.

Mais c'est aux résultats qu'on juge l'œuvre. Booker T. Washington, à l'époque ci-dessus, écrivait : « Au moins 3.000 hommes et femmes de Tuskegee, à cette heure à l'œuvre dans les différentes parties du Sud, par leur exemple ou leur effort personnel montrent aux masses de notre peuple comment on améliore sa vie matérielle, intellectuelle, morale et religieuse... Ils amènent les blancs à croire à la valeur de l'éducation donnée aux nègres. Où que nos étudiants diplômés aillent, de remarquables changements commencent bientôt à apparaître dans l'achat des terres, l'amélioration des maisons, dans l'esprit d'économie et le niveau de la moralité. Des communautés entières sont révolutionnées par le moyen de ces hommes et de ces femmes. »

Ces résultats, on le voit, sont encourageants : ils permettent de regarder comme négligeables quelques méfaits isolés, quelques troubles passagers dont un petit nombre de noirs se rendent encore de temps à autre coupables. L'œuvre de Booker T. Washington arrivera certainement, avec le temps, à évoluer complètement les hommes de sa race.

PAUL HERFORT.



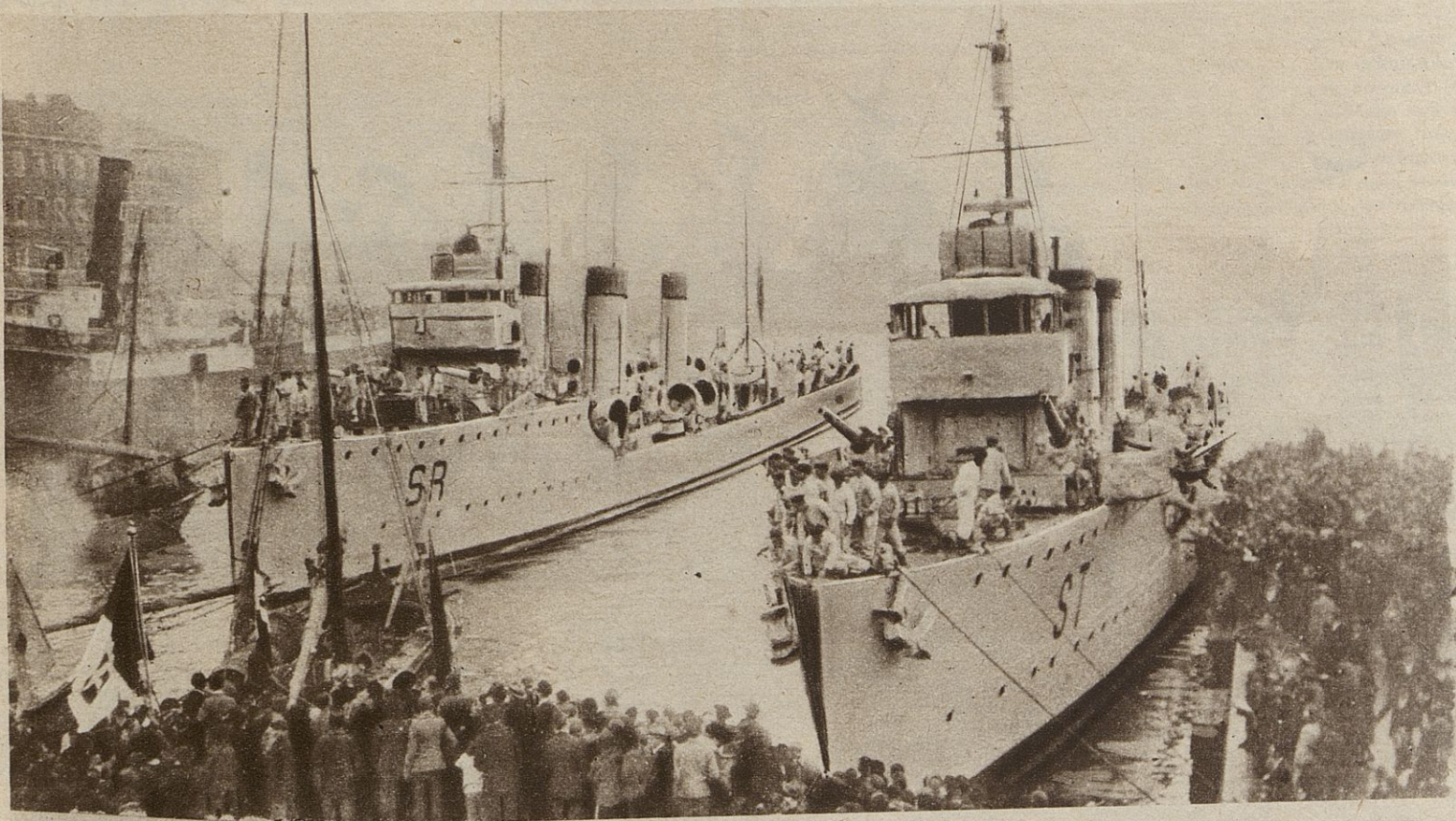
BOOKER T. WASHINGTON.

LE RÉGIMENT ÉCOSSAIS DE LA PRINCESSE MARY

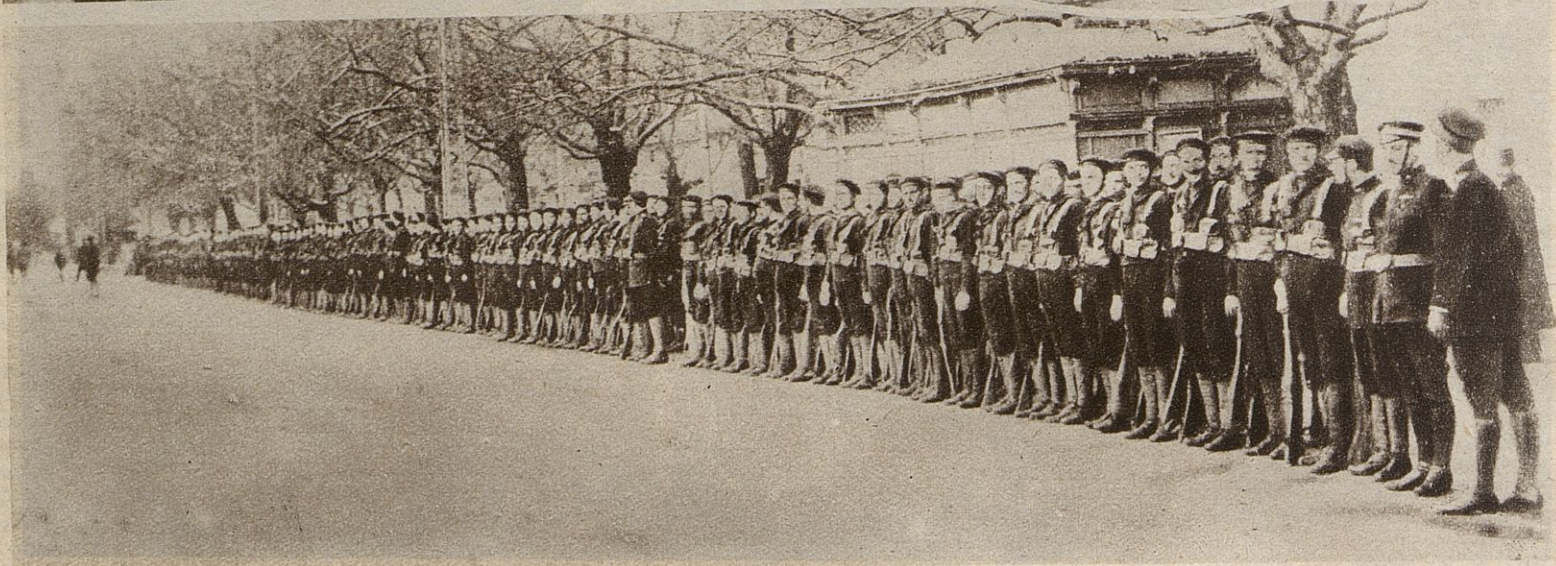
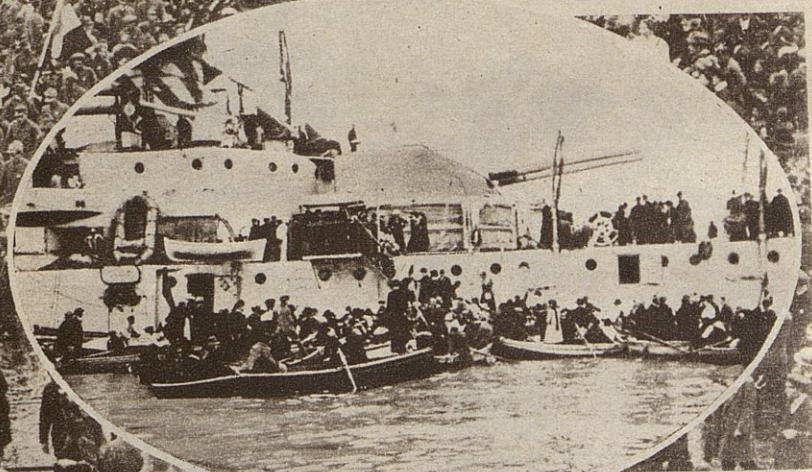


La princesse Mary, un des membres les plus populaires de la famille royale d'Angleterre, est allée ces jours-ci à Edimbourg, passer en revue le régiment d'infanterie écossaise dont elle est colonelle honoraire. Sur le terrain la voici faisant défiler devant elle son régiment. On remarquera qu'elle est en costume de voyage et tient son ombrelle à la main. Ici, elle quitte, après la parade, le champ de manœuvres. On la voit, dans le médaillon, décorant un officier.

LE "COUP DE MAIN" DE D'ANNUNZIO A FIUME.



Ce sont les deux contre-torpilleurs "Slocco" et "Sirtori" avec lesquels l'amiral Casanova se rendit à Fiume pour sommer de partir les marins qui avaient fait cause commune avec d'Annunzio. Ni officiers ni matelots ne lui obéirent, et il fut emmené à terre comme prisonnier.



Le coup de main de d'Annunzio ayant pour but de mettre l'Italie en possession de Fiume, quelle que soit la décision de la Conférence, s'est accompagné de dramatiques péripéties. Le célèbre poète-soldat a accompli son projet avec l'aide d'environ 2.000 soldats qui le suivaient volontairement et furent amenés en automobiles à travers l'Istrie. Voici les "arditi" de l'expédition. Dans le médaillon, la foule va au-devant des marins qui débarquent pour se joindre au mouvement.

CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La **Crème Teindelys**, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la **Crème Teindelys** est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil : son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqures d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La **Crème Teindelys** donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite ; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, le pot, 5 fr. F^{co} 6 fr.
Poudre Teindelys .. 4 fr. — 5 fr.
Bain Teindelys.. .. 3 fr. — 4 fr.
Eau Teindelys... .. 8 fr. — 11 fr.
Lait Teindelys... .. 10 fr. — 13 fr.
Savon Teindelys .. 4 fr. — 5 fr.
Fards (toutes teintes)... 4 fr. — 5 fr.



ARYS

3, Rue de la Paix
PARIS

Un Jour viendra

Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi — Premier Oui
Rose sans fin
L'Anneau merveilleux
L'Amour dans le cœur

Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50
Le flacon série : F^{co} 33 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :

Œillet, Rose, Mimosa, Violette
Jasmin, Cyclamen, Lilas
Muguet, Chypre
Iris, Héliothe

F^{co} 25 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande
accompagnée de
0 fr. 75
en timbres-poste



EN VENTE :

Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris

et sur demande
chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919

Éditée par " LE MATIN "



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

Buste du Maréchal Foch



Copie demi-grandeur du buste par Auguste MAILLARD.
En vente dans les bureaux du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris.
au prix de 15 fr. — Fco domicile : Paris, 18 fr. 50 ; Départ., 19 fr. 50.

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRE
31, rue Pastourelle, Paris



Chenil Français

CHIENS POLICIERS
et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

Jeunes Gens classes 20-21



réformés, personnes faibles,
rendez-vous forts et robustes
par la nouv. méthode de cul-
ture phys. de chambre, sans
appareils, 10 minutes par jour,
pour créer une nation forte et
saine et défendre la patrie.
Brochure gratis c. timbre.
WEHRHEIM, Le Trayas (Var).

ACHETEZ...

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE

et chez tous les libraires et marchands de journaux.

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile, titre et impression blancs

TOME I. Août 1914 à Mai 1915
TOME II. Juin 1915 à Novembre 1915
TOME III. Décembre 1915 à Mai 1916
TOME IV. Juin 1916 à Novembre 1916
TOME V. Décembre 1916 à Mai 1917
TOME VI. Juin 1917 à Novembre 1917

Prix de chaque volume : 11 francs

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE", 6, boulevard Poissonnière, Paris

CURE D'AUTOMNE

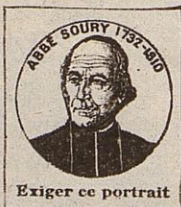
Nous rappelons aux nombreuses personnes qui ont fait usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** que ce précieux remède doit être employé pendant six semaines au moment de l'**Automne** pour éviter les rechutes. Il est, en effet, préférable de prévenir la maladie que d'attendre qu'elle soit déclarée.

Cette **CURE D'AUTOMNE** se fait volontiers par toutes les personnes qui ont déjà employé la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** ; elles savent que le remède est tout à fait inoffensif, tout en étant très efficace, car il est préparé uniquement avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus.

Tout le monde sait que la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

guérit sans poisons ni opérations les Malaises particuliers à la femme, depuis la **FORMATION** jusqu'au **RETOUR D'ÂGE**, les Maladies intérieures, les Varices, Hémorroïdes, Phlébites, les divers Troubles de la Circulation du Sang, les Maladies des Nerfs de l'Estomac et de l'Intestin, la Faiblesse, la Neurasthénie, etc., etc.



Exiger ce portrait

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Il est bon de faire chaque jour usage de l'**HYGIÉNITINE DES DAMES**, la boîte, 2 fr. 25 ; franco poste, 2 fr. 60. (Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.)

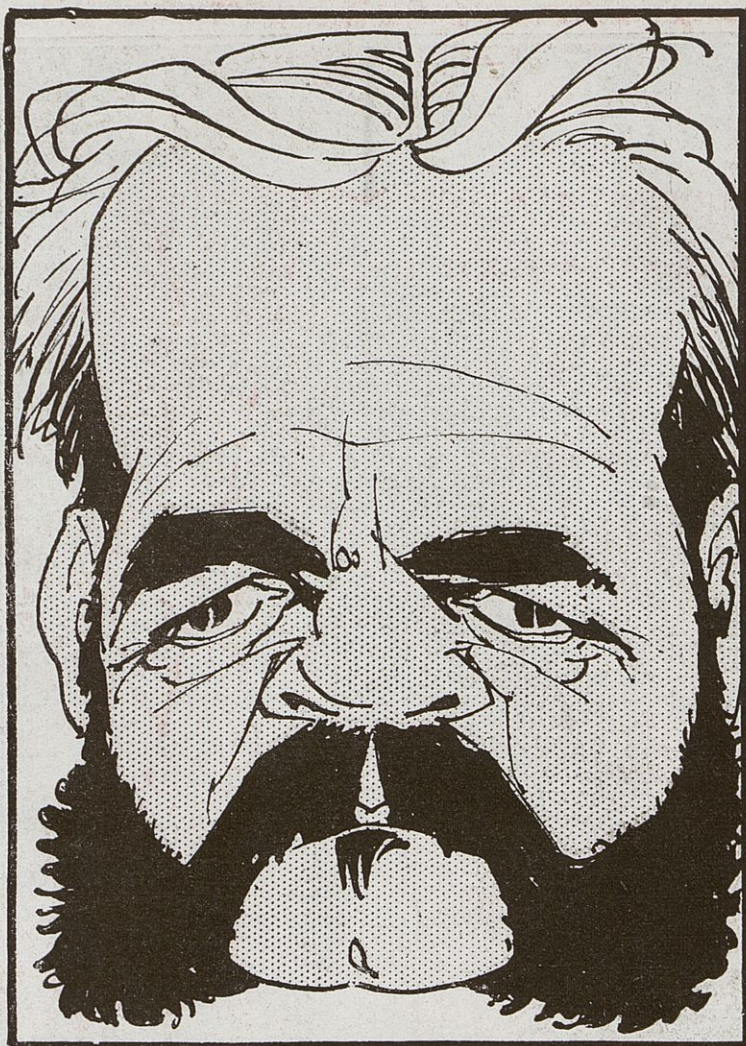
(Notice contenant renseignements gratuits.)

LA GRÈVE AU CINÉMA... A SOUTHAMPTON

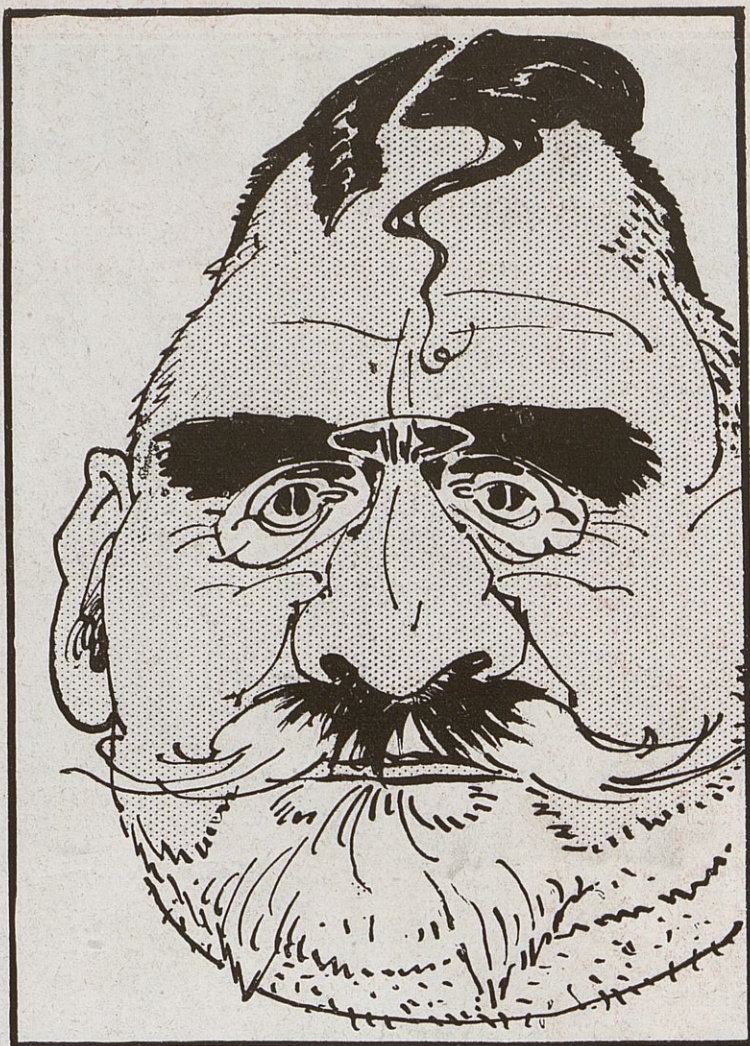


Nos lecteurs doivent se demander ce que font là tous ces personnages en costume du temps de la Révolution française ? Ils font grève. Ce sont des figurants de cinéma de Southampton. Pendant que l'on « tournait » quelque drame historique, ils ont brusquement suspendu leur « travail » jusqu'à ce qu'on leur ait accordé une augmentation de salaires. En haut, le « manager » les harangue ; dans le médaillon, ils attendent le résultat de leur geste. Ils ont obtenu ce qu'ils demandaient.

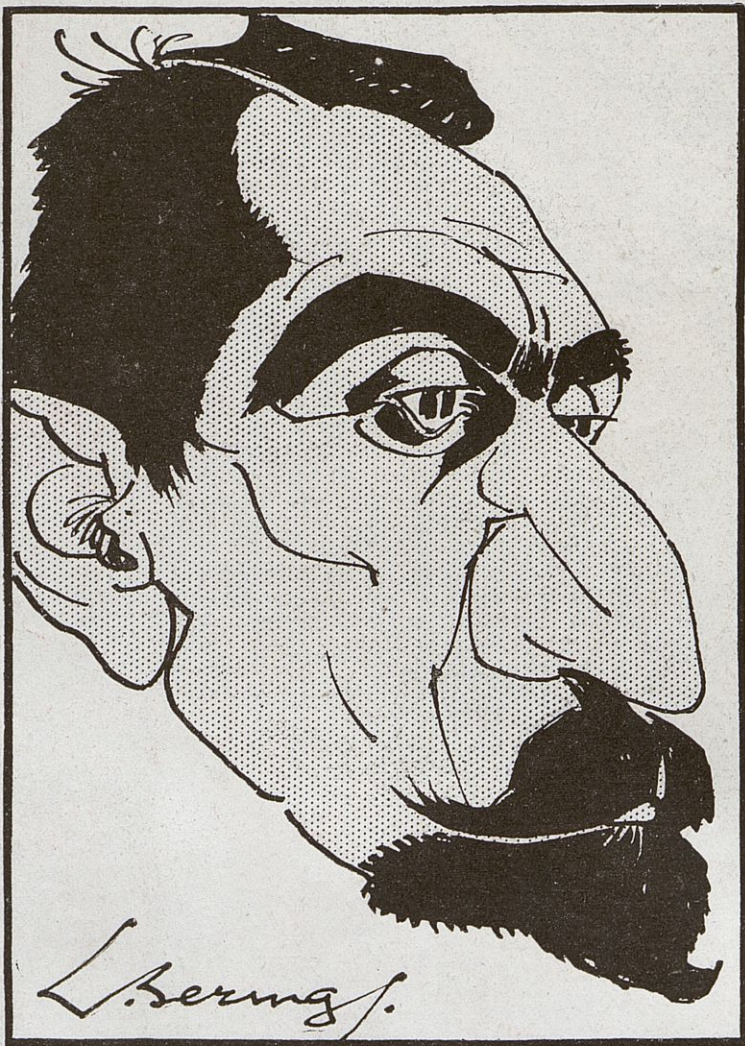
LES HOMMES D'ÉTAT BULGARES ACTUELS



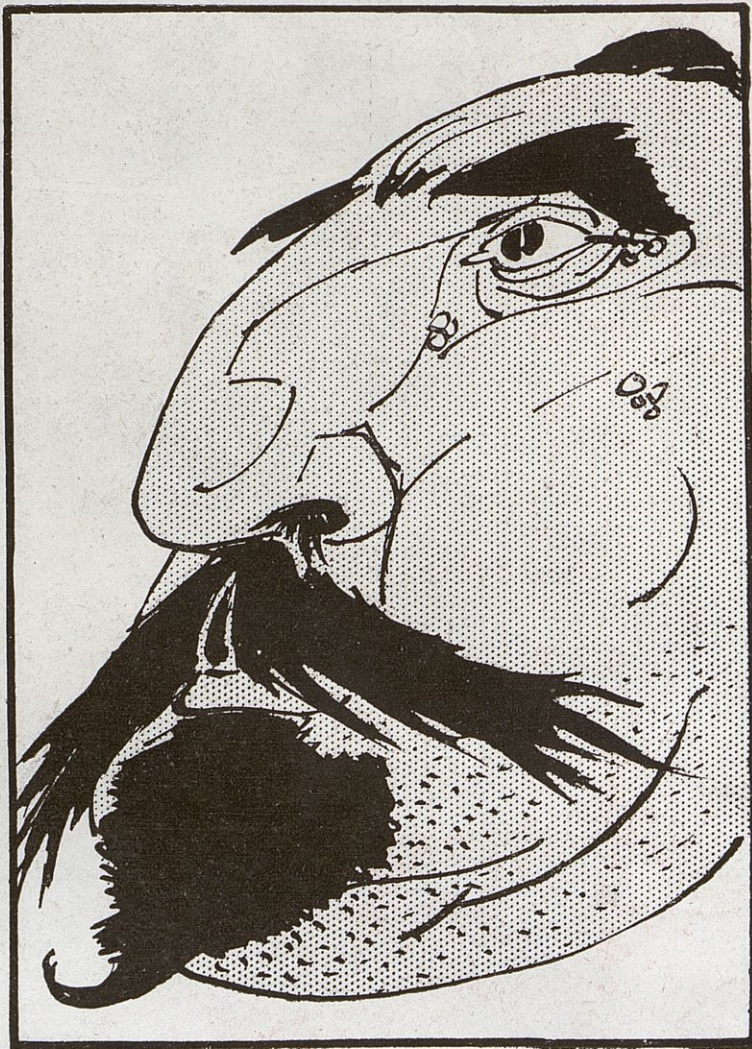
THEODOROFF
Président du Conseil.



DANEFF
Ministre des Finances.



MALINOFF
Conseiller d'Etat.



LIAPTCHIEFF
Ministre de la Guerre.